

estomacs faibles, propriétaires de toux sèche, fuyez, sauvez-vous ! arrière ! car voici une atmosphère qui ne vous convient pas. Mais eux, comme ils sont heureux ! comme ils aspirent ! comme ils hument avec ivresse cette fumée bienfaisante ! comme ils serrent avec amour, entre leurs dents, cette petite pipe noire, cette amie, cette compagne de tous leurs instants, bons ou mauvais ! Plus d'inégalités, plus de distinctions ! Vous fumez ? — Bon ! vous êtes un homme ! vous êtes un brave. Tope, là ! vous êtes mon ami !

Et les savants, et les sages de la nation, donc ! Croyez-vous que les lugubres et imposantes prédictions de Tissot et autres assassins de la Faculté leur fissent peur ? — Oh non ! ce juge austère, dont un regard, tout-à-l'heure vous eût fait entrer en terre ; ce parlementaire distingué, à la parole duquel est suspendu parfois le sort des intérêts les plus chers de la nation ; ce médecin célèbre lui-même, qui vous prêche toutes les doctrines hygiéniques, possibles et impraticables ; tous les dignitaires enfin, voyez-les dans leur intimité, alors qu'ils ont dépouillé leur toge, insigne de leur haute position, de leur pouvoir ; alors qu'ils ne sont plus les honorables un tel et un tel, mais M. un tel tout court. Rayonnants, le sourire sur les lèvres, l'eau à la bouche, ils se hâtent, ils s'empressent de bourrer avec ardeur cette longue pipe, (car aux grands hommes il faut de grandes choses.) Peste ! quelle fumée ! comme ils repassent avec satisfaction les jugements qu'ils ont donnés, les mesures qu'ils ont proposées, les patients qu'ils ont arrachés à une mort imminente et presque certaine : jouissez, ô grands de la terre ! jouissez, nous n'en sommes pas jaloux, car nous aussi, plus petits, plus humbles que vous, nous jouissons..... Tabac, mon ami, tu es charmant, tu es adorable !

Et l'on nous parlera, après cela, d'accumulation, d'excitation au cerveau, d'assèchement à l'estomac, d'expectoration forcée ! de malpropreté à la bouche ! Mais c'est à en rire sans jamais finir ! Mais c'est à enlever clavicules et ongles jusqu'au plafond de la salle !

Dites donc, messieurs aux poitrines délabrées, fumez, fumez ; c'est là la panacée universelle, je vous l'assure. Si vous expectorez, fumez, puis buvez de l'eau ; si vous êtes asséchés, fumez encore, puis buvez du vin. Si votre cerveau est embarrassé, fumez toujours, mais faites passer la fumée par le nez, mouchez fort et... vous êtes guéri. Si votre bouche ne sent pas la rose, fumez, ne craignez rien ; ensuite, allez chez Savage, vous savez ?... cette jolie boutique tout près d'ici ?... acheter une boîte de *Cachou* ; un grain après chaque pipe, et votre haleine fait pâlir le zéphir le plus doux, le plus embaumé !...

II.

Mille pardons, mesdames, jeunes et vieilles, mille pardons, car j'allais vous oublier, et j'aurais dû commencer par vous. Une prise, s'il vous plaît. — Merci. Qu'y a-t-il de comparable, là... dites franchement, à ce chatouillement des narines, à cette espèce d'étourdissement plein de délices que produit le tabac aspiré par le nez ?

Vous êtes autour d'un bon feu, un soir d'hiver, les bonnes mamans le plus près du feu, comme c'est leur droit ; de chaque côté et immédiatement sous leurs yeux, des jeunes filles, des jeunes hommes, des vieilles filles même... (Toutes les vieilles filles prennent du tabac et elles ont raison.) On raconte une histoire terrible, palpitante d'émotions de toutes sortes ; tous les yeux sont fixés sur le conteur, toutes les bouches sont béantes. Il arrive à l'endroit le plus pathétique de sa narration, vous retenez votre haleine, les pulsations de votre cœur diminuent de vitesse, mais redoublent de force et frappent dans votre poitrine comme... (c'est étonnant comme ces diables de comparaisons sont difficiles à trouver !) votre souffle est suspendu au souffle de cet homme qui vous tient là en suspens. Enfin, il fait un signe presque imperceptible à la dame de la maison, qui, lentement et avec mesure, tire d'une poche de côté sa tabatière en argent. Elle présente en silence la boîte chérie ; tous les pouces et index s'y précipitent de concert, toutes les narines se gonflent, se détendent ; on entend un bruissement général. Enfin... vous êtes libre, respirez ! Le dénouement a été raconté au moment où vous veniez d'aspirer la poudre consolatrice, et où votre satisfaction avait besoin de s'épancher par un soupir.

Et ce vieux monsieur, si bavard, si ennuieux, le moyen de le supporter, si, de temps en temps, et avec un sourire particulier à lui seul, il ne vous tendait sa tabatière, ne vous offrait une prise ?

Quant à ceux qui se permettent de chiquer, j'avoue, messieurs, que je ne me sens pas pour eux une immense prédilection. Aussi les laisserai-je dans leur bienheureuse quiétude, et ne les troublerai-je pas dans cet innocent exercice qui consiste à faire passer d'une joue à l'autre un morceau de tabac plus ou moins gros, plus ou moins long, à en extraire le jus pour... préserver du scorbut, sans doute. (?) Décidément, je crois que je ne pourrai défendre dignement messieurs les chiqueurs ; aussi je me tais, et n'ose les blâmer.

À vous tous, messieurs les fumeurs, un mot avant de finir. Si vous allez voir votre belle, c'est entendu, n'est-ce pas ? que vous ne vous préparerez pas à cette visite importante en fumant une pipe ? Donc l'amour et le tabac ne sont pas incompatibles.

Donc, puisqu'il est trop tard pour la visite que vous savez, vous ne me refuserez pas,

lorsque je vous dirai que j'ai là, dans cette *blague* en loup-marin, du meilleur *cavendish* de Rattray, tout coupé, tout préparé, et pour vous qui n'êtes pas encore tout-à-fait aguerris, voici un excellent *Havane* de Swords, bien coquet, bien effilé, dont vous détacherez gracieusement, avec le petit doigt, la cendre parfumée, laquelle cendre vous offrirez ensuite aux mal-appris qui disent que la pipe noircit les dents, comme la meilleure poudre possible pour l'ébène en ivoire. En avant donc les pipes ! et, comme je vois que vous n'attendez plus que moi, je finis de grand cœur avec le mot d'ordre de notre association : Fumons !

PETER L. M.

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

Notre cercle.

MES AMIS !

Que le premier mot de mon premier essai soit un cri de réjouissance et de triomphe. Salut, fraternité, prospérité !

Ma joie est vive et sincère ; elle est enthousiaste. Car nous avons fait une belle et grande chose. Nous avons fondé une société qui, dans ses éléments, ses bases, son esprit, son but, dans tout son ensemble, présente des garanties solides et consolantes d'un avenir puissant et fructueux.

Ses éléments : c'est une jeunesse intelligente, éclairée, avide de progrès, pleine d'activité et de patriotisme.

Ses bases sont l'amitié, l'égalité, l'émulation, l'amour du travail, l'étude continue et l'acquisition progressive de toutes les branches de la science, et une constitution et des lois qui ne sont que l'expression écrite de ces nobles sentiments.

Son esprit : c'est la liberté de la pensée, de la parole, des recherches, dans la vaste carrière des connaissances humaines. C'est la tolérance des opinions et des méthodes de chacun et de tous. C'est la charité entre les amis et envers tous les hommes. C'est la foi dans la perfectibilité du genre humain.

Son but : c'est le développement intellectuel et moral de ses membres ; puis celui des masses populaires, et, par conséquence inévitable, quoique lente et graduée, le développement intellectuel et moral, social et politique, de toute la nation.

Mes amis, cette appréciation de notre œuvre trouvera, j'en suis sûr, de l'écho dans tous vos cœurs. La grandeur de conception de cette œuvre ne nous étonnera pas, ne nous paraîtra pas trop gigantesque. Car lorsque l'homme a foi dans la justice et la vérité, il acquiert une force de volonté telle que sa puissance devient presque sans bornes. Ayons foi, mes amis, dans la justice et la vérité de notre entreprise, et nous aurons une force de volonté qui nous fera triompher de tous les obstacles, et ils sont nombreux, je l'avoue, qui s'interposent entre nous et notre but. Songeons que nous ne sommes qu'une avant-garde qui sera suivie de nombreuses générations de notre Société ; mais aussi, nous avons la gloire d'avoir fait le premier pas.

Après un travail aride et monotone, sortant, à la fin du jour, de son comptoir, étude ou bureau, l'homme d'affaires, de toutes les professions, recherche avec ardeur des délassements à ses fati-